

son ornée de l'effigie de Louis XIII, ce qui semblait indiquer une habitation de quelque valeur. Ce portrait, qui datait de 1643, était de Girard Sibreg ou Gérard Sibreg (*Les statues du vieux Lyon*. Rolle et Montaiglon). La rue de l'Âne ouvrait une communication à la rue de la Palme avec la rue Luizerne. On pense que ce nom de l'Âne dérivait de ce que cette rue, dès l'origine, servait à l'attache des bêtes de somme, usage qui subsistait encore en 1838. Depuis, on l'a baptisée du nom de La Valfinière (1), architecte avignonnais, sur les dessins duquel fut construit le couvent ou plutôt le palais des Dames de Saint-Pierre, vers 1667. (*Dict. des rues de Lyon*, 1838. *Lyonn. dignes de mém.*). Cette qualification de palais est la seule qui convienne ; car rien ne ressemble moins à un couvent. Il est vrai que c'était une abbaye royale, et ce titre avait peu de rapport avec l'humilité chrétienne, qui devrait être la première vertu des religieuses.

En débouchant par la rue de la Palme sur la place de la Platière, on se trouvait dans la rue de l'Enfant-qui-Pisse, laquelle, avant cette singulière dénomination, s'appelait Grande-Rue de la Platière. Vers 1620, elle a commencé à prendre le nom qu'elle portait encore il y a une vingtaine d'années, et qui scandaliserait si fort notre époque pudibonde. Cependant je dois dire que l'habitude avait prévalu, et que cette expression, généralement adoptée, sortait naturellement de toutes les bouches, et même des plus modestes. L'Almanach de Lyon de 1745 nous explique ainsi l'origine de cette dénomination :

(1) Il paraîtrait que ce nom de La Valfinière, en usage à Lyon, n'est cependant pas parfaitement exact.